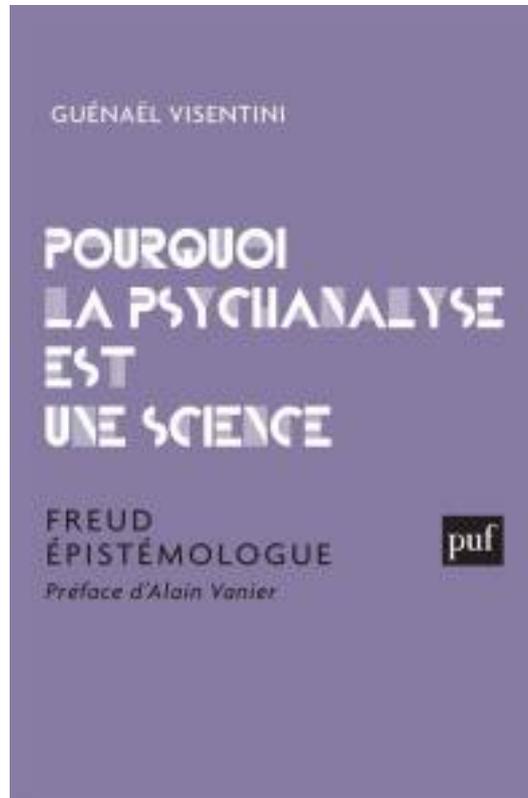


BIBLIO NEUROPSYCHANALYSE

Pourquoi la psychanalyse est une science



Le statut scientifique de la psychanalyse est aujourd'hui contesté, tant par l'opinion commune et le législateur que par les institutions de recherche ou de soin, qui y voient une « croyance » du siècle dernier. Le projet de ce livre est, à travers un retour rigoureux au texte de Freud, de rouvrir certains débats.

Pourquoi Freud est-il passé de la médecine à la psychanalyse ? Qu'est-ce qu'un traitement psychique et comment cela opère-t-il ? Quelle est la valeur thérapeutique d'une psychanalyse ? En quoi un analyste se distingue-t-il d'un chaman, d'un médecin ou d'un thérapeute cognitivo-comportementaliste ? Pourquoi la psychanalyse est-elle une science parmi d'autres ?

La question des institutions analytiques, en tant que lieux d'élaboration et de transmission des savoirs, y est ainsi posée de novo. Si l'on ne peut pas faire sans les forces vives des différentes associations de psychanalyse, ne doit-on pas envisager la constitution d'un champ de recherche aux normes de l'esprit scientifique – désirées par Freud comme par Lacan –, où les éruditions antérieures ne seraient plus transmises comme idéologies de groupes, mais à la stricte condition de leur opérativité clinique ?

Le savoir analytique réfléchirait ses limites propres, se dégagerait de ses tendances littéraires, philosophiques, morales et de pouvoir. Mais, science autonome, branche non médicale de la médecine à vocation – in fine – thérapeutique, la psychanalyse renouerait avec la vérité clinique qui la fonde.

Réflexion faite

Squire et Kandel (2005) suggèrent que la répétition, l'organisation et la possibilité de relier à des connaissances antérieures contribuent à la transformation des perceptions en souvenirs. Ils font référence certainement à la notion de « liaison » dont les psychanalystes se servent couramment. La liaison, si nous prenons en considération la division conscient-inconscient fait son travail aux deux niveaux. Différemment. La mémoire non déclarative, inconsciente, contient, selon Squire et Kandel, des représentations non flexibles et qui ne dépendent pas de neurones spécialisés ; elle semble se construire directement au niveau des synapses avec des modifications dans les neurones qui constituent le circuit réflexe et recouvre notamment différentes capacités motrices et perceptives, les habitudes, les apprentissages émotionnels et les conditionnements. Nous voyons, avec certains patients, la difficulté de liaison (qui n'a pas été favorisée par un environnement organisateur qui propose un sens aux événements et aux expériences vécus par l'enfant) avec, paradoxalement, l'inscription de traces mnésiques dans une répétition non organisatrice qui ne génère pas de souvenirs conscients, mais qui restent néanmoins ancrées dans des structures et des circuits stables et difficilement modifiables, ouverts principalement du côté de la motricité, de la perception et des habitudes, avec le représentant hallucinatoire qui les accompagne.

Liviu Poenaru

Qu'est-ce que la neuro-psychanalyse ?

Auteur: Jean-Benjamin Stora, 2006, PUF, Que sais-je?

La neuro-psychanalyse est-elle la poursuite du projet de l'« Esquisse d'une psychologie scientifique » de Sigmund Freud ?

I. Psychanalyse et neurosciences

Dès 1990, un petit groupe de psychanalystes sous les auspices de l'Institut de psychanalyse de New York, membre de l'Association internationale de psychanalyse, se réunit autour des D^{rs} Arnold Pfeffer et James Schwartz (Professor of Neurosciences at the Columbia School of Medicine), avec comme objectif de développer des recherches interdisciplinaires concernant la psychanalyse et les neurosciences. Dans le cadre de rencontres mensuelles, un spécialiste de neurosciences expose les recherches dans sa discipline sur un sujet spécifique et, ensuite, un psychanalyste présente des commentaires à l'origine d'un dialogue entre les deux champs scientifiques. Les animateurs de ce groupe prirent conscience rapidement des enjeux stratégiques de leurs projets visant à supprimer les barrières entre leurs disciplines. Afin de donner des assises solides aux pionniers d'une nouvelle discipline qui n'avait pas encore de nom, ils invitèrent vingt psychanalystes éminents ainsi que vingt spécialistes de neurosciences à créer un comité éditorial scientifique d'un nouveau journal interdisciplinaire : *Neuro-psychoanalysis*, dont les rédacteurs étaient Mark Solms et Edward Nersessian. Parmi les psychanalystes, on peut noter les noms de Peter Fonagy, André Green, Ilse Grubrich-Simitis, Otto Kernberg, Arnold Modell, Mortimer Ostow, Daniel Widlöcher, et, en neurosciences, Antonio Damasio, Eric R. Kandel, Jaak Panskepp, Karl Pribram, V. S. Ramachandran, Oliver Sacks. La quasi-totalité des scientifiques invités répondit positivement à l'invitation des membres du groupe new-yorkais ; le nom de « neuro-psychanalyse » est adopté, faute de mieux, après bien des débats, pour nommer le journal et aussi la nouvelle discipline. Le groupe new-yorkais fit des émules et il existe aujourd'hui plus de vingt groupes à l'échelle de la planète.

Quelles sont les raisons scientifiques qui ont poussé ce groupe de psychanalystes new-yorkais et londoniens à proposer l'intégration des deux disciplines ? Ils partent du constat suivant : la Métapsychologie développée par Freud est un essai de décrire l'organisation fonctionnelle de l'appareil mental et de définir ses processus de fonctionnement. Les organisations fonctionnelles de la conscience, des émotions, de la mémoire, etc., sont des abstractions qui ne peuvent être perçues, tout comme en physique, les concepts tels que ceux de gravité, d'électricité, etc. Par contre, ces entités abstraites (conscience, mémoire, etc.) ont pour support des organes somatiques ; les neurosciences cognitives ont pour objet d'étude les mêmes entités que la psychanalyse, et c'est la raison pour laquelle métapsychologie et neurosciences ont fini par se rejoindre. Cela suffit-il pour les rapprocher ? Les neurosciences relèvent des sciences de la nature, et, à ce titre, l'appareil mental, tel que Freud (1949) l'a défini, comprend deux aspects : « De ce que nous appelons psychisme (ou vie psychique) deux choses nous sont

connues : d'une part son organe somatique, le lieu de son action, le cerveau (ou le système nerveux), d'autre part nos activités de conscience dont nous avons une connaissance directe... Nous admettons que la vie psychique est fonction d'un appareil auquel nous attribuons une extension spatiale et que nous supposons formé de plusieurs parties. » Pour Freud (1949, 20), les phénomènes psychiques dépendent à un haut degré des phénomènes somatiques et, inversement, ils agissent aussi très fortement sur eux. Les travaux développés en psychosomatique par Pierre Marty (1976, 1980) et ceux poursuivis par nous (J.-B. Stora, 1999, 2005) tentent d'établir les interrelations entre dysfonctionnement psychique et désorganisations somatiques. Si les êtres humains possèdent un appareil psychique au terme du processus de maturation psychosexuelle, celui-ci détient une qualité qui le différencie des autres objets de la nature, à savoir qu'il est unique pour chacun d'entre nous. Tous les systèmes mentaux que les neuroscientifiques étudient – à savoir, mémoire, conscience, etc. – doivent être envisagés aussi sous l'angle subjectif, puisque chacun d'entre nous possède des représentations mentales, des comportements et des émotions qui leur sont liés. La science objective et la science subjective sont les deux approches scientifiques nécessaires pour comprendre le fonctionnement de l'appareil psychique dans sa relation aux fonctions et organes somatiques. Les différents diagrammes créés par Freud, par exemple celui figurant au chapitre 7 de *L'interprétation des rêves*, sont identiques aux diagrammes développés par les neurosciences cognitives dans leurs publications (Hobson, 1988) ; nous devons constater que les neurosciences ont changé très récemment leur domaine d'étude, puisque les chercheurs ont tourné leur attention vers le fonctionnement de l'esprit en s'orientant vers ce que l'on pourrait appeler les neurosciences de l'expérience subjective.

Intégrer les deux disciplines. – En présence de telles évolutions, les psychanalystes cités plus haut ont pensé que le moment d'intégrer les deux disciplines était venu. Il est vrai que pendant le dernier siècle neuroscientifiques et psychanalystes se sont longuement affrontés en laissant des traces de suspicion de part et d'autre, même encore aujourd'hui. Les neuroscientifiques ont adopté la méthode anatomo-clinique à la base de la sémiologie neurologique. Au cours du dernier siècle, les progrès dans l'étude des localisations cérébrales ont permis de relier la majorité des symptômes observés en neurologie à des structures cérébrales précises ; les données recueillies ont été validées par des études en imagerie fonctionnelle : électroencéphalographie, magnétoencéphalographie, tomographie par émission de positons, image par résonance magnétique fonctionnelle. C'est ainsi que la neuroanatomie de la mémoire de la motricité, de la vision, etc., a été relativement précisée. Par contre, l'analyse des troubles du comportement a longtemps été du domaine de la psychiatrie et l'identification des structures neuronales mises en jeu ou à l'origine de ces troubles s'est avérée plus difficile du fait que les symptômes comportementaux sont difficiles à évaluer ; *a fortiori* lorsqu'il s'agit d'interrelier pensées, émotions et comportements. Nous sommes aux limites de ce qui constitue l'objet d'étude de la nouvelle discipline ; comment identifier par exemple les bases neurologiques du mécanisme du refoulement ?

Les neuroscientifiques ont considéré que la psychanalyse n'était pas scientifique : « Comment une science de la subjectivité peut-elle être objective ? » (Solms, 2003). Les psychanalystes pour leur part ont été déçus par les espérances nées d'un projet grandiose permettant d'aller de la molécule jusqu'à l'homme. Les neuroscientifiques ont une approche instrumentalisée ; ils sont encore loin de la clinique et de la pratique

analytiques, et si celles-ci sont remises en question par les progrès récents des neurosciences, alors ils pourraient lire avec attention ce qu'André Green écrivait en 1996 : « Je ne vois dans vos réponses rien qui concerne le transfert et le contre-transfert, rien qui parle de l'histoire refoulée du sujet, rien qui rende compte de ces défenses et de l'inconscience de ses résistances (...). Rien qui traite de l'angoisse, rien non plus qui évoque le retournement de la parole sur elle-même, le double sens des mots et il n'est guère question dans vos idées du désir, du plaisir et de la pulsion... » Alors que les neurosciences sont considérées comme pertinentes puisqu'elles se basent sur des observations objectives, les reproches faits à la psychanalyse à cet égard concernent plus particulièrement la méthode d'observation qui ne permet pas de recueillir des données pertinentes. Ce qui ne peut être observé, ne peut être mesuré. On oublie ainsi que le propre de l'expérience subjective est d'être subjective. Les neuroscientifiques doivent comprendre que la psychanalyse donne accès au fonctionnement interne de l'appareil psychique, qui ne peut être étudié d'un point de vue objectif.

Comme le dit Colette Chiland (2005) : « C'est ne pas être scientifique dans ce domaine que de ne pas prendre en compte la subjectivité et l'intersubjectivité. » Les sentiments en sont le meilleur exemple ; personne ne peut les voir, mais ils existent car ils font partie de la nature et qu'ils exercent leurs effets sur d'autres parties de la nature : nous savons tous que les sentiments ont des effets, si, par exemple, on considère ce qui se passe subjectivement dans les cas de suicides et de meurtres. Nous faisons allusion ici à ce que les psychanalystes appellent la réalité psychique qui est aussi réelle que le monde matériel qui nous environne. Les psychanalystes ont accumulé au cours du dernier siècle une immense expérience du fonctionnement psychique qui doit être communiquée aux neuroscientifiques afin que les deux disciplines puissent enrichir mutuellement leurs champs d'étude. On peut juger du rapprochement remarquable des neuroscientifiques dont l'un des plus éminents, Éric Kandel (1998, 1999), écrivait : « La psychanalyse représente encore la vision la plus cohérente et la plus intellectuellement satisfaisante de l'esprit que nous ayons. » Il appelait à une fusion de la psychanalyse et des neurosciences en voyant dans celles-ci un nouveau cadre intellectuel pour la psychiatrie au XXI^e siècle. Kandel déclarait cependant que la méthode clinique, qui avait été un outil autrefois innovant, avait épuisé son pouvoir d'investigation, et qu'on avait besoin de recourir à des techniques non cliniques. Ce faisant, il pressait les psychanalystes de s'orienter vers des méthodes plus pertinentes d'observation qui pouvaient être soumises à des contrôles expérimentaux, et il ajoutait : « Si la psychanalyse a été scientifique dans ses buts sur le plan historique, elle n'a pas été scientifique dans ses méthodes. »

Pour mieux comprendre les positions respectives des psychanalystes et des neuroscientifiques, nous pensons qu'il est préférable de revenir sur le long chemin entrepris par Freud avant de découvrir la psychanalyse. Tous les travaux de recherche actuels font référence à l'« Esquisse d'une psychologie scientifique » qui n'a été publiée que bien après la mort de Sigmund Freud. En octobre 1895, Freud écrivait, à son ami Fliess : « Pendant deux semaines entières, j'ai été en proie à la fièvre d'écrire et je m'imaginai avoir résolu l'énigme ; maintenant, je sais que je n'y suis pas encore arrivé et me détourne de cette question » (Freud, *La naissance de la psychanalyse*, 1956, 112). Nous devons considérer que ce travail de Freud venait clôturer pratiquement vingt ans d'interrogations sur les relations entre le cerveau et la pensée ; de 1877 à 1895, Freud a publié près de 50 travaux de recherche abordant des problèmes neurologiques et des

problèmes psychopathologiques. Il appartient à son génie propre d'avoir compris que l'énigme ne pouvait être résolue qu'en abordant le psychisme par les voies de la psychologie, ce que semble confirmer une lettre du 22 septembre 1898 : « Je suis loin de penser que le psychologique flotte dans les airs et n'a pas de fondements organiques. Néanmoins, tout en étant convaincu de l'existence de ces fondements, mais n'en sachant davantage ni en théorie ni en thérapeutique, je me vois contraint de me comporter comme si je n'avais affaire qu'à des facteurs psychologiques » (Freud, 1950, 235). Si nous lisons avec attention « L'Esquisse », nous constaterons que ce travail établit la liste de tous les sujets qui seront abordés jusqu'à la fin de sa vie : inconscient et préconscient, processus primaire et processus secondaire, principe d'inertie et principe de constance, critère de la réalité, poussée vers la réalisation d'un désir, importance de la sexualité dans les névroses, importance de la tension, rapprochement entre rêve et symptômes névrotiques, fonction inhibitrice du Moi, traumatismes et douleur en tant que de stimuli excessifs, écran protecteur contre ces derniers, énergie mobile et énergie liée, pas d'écran contre les stimuli internes, rêves (de désir, hallucinatoires, régressifs, déformés), etc. (Jones, t. 1, 1958).

II. Les pensées neurologiques de Freud

Il nous semble que Freud n'a jamais fait le deuil de ce désir de résoudre l'énigme, et nous supposons que tout au cours de ses recherches ses pensées neurologiques refirent parfois surface, par exemple en 1917 lorsqu'il écrit : « La psychanalyse espère découvrir le terrain commun qui rendra intelligible la rencontre d'un trouble somatique et d'un trouble psychique. Pour parvenir à ce but, elle doit se tenir à distance de toute présupposition d'ordre anatomique, chimique ou physiologique et ne travailler qu'en s'appuyant sur des notions purement psychologiques » (Freud, 1950, 31).

La dernière phrase de cette citation a-t-elle été bien comprise par les successeurs de Freud qui défendent encore aujourd'hui avec beaucoup de force la position de rester sur des bases psychologiques ? C'est cette question que se posent Mark Solms et de nombreux neuro-psychanalystes qui avancent l'hypothèse que cette déclaration de Freud n'était qu'une stratégie temporaire pour faciliter le développement de la psychanalyse afin que, plus tard, les découvertes de cette discipline puissent être réconciliées avec la neurobiologie. Ces pionniers d'une nouvelle discipline déclarent que la psychanalyse a souffert d'un enfermement séculaire et qu'il est temps qu'elle rejoigne la biologie. Ils font retour aux travaux de neurosciences de Freud pour défendre leur point de vue ; dans un travail de recherche publié par l'Institut de psychanalyse britannique en 1990, Mark Solms et Michaël Saling présentent les traductions de deux articles attribués à Sigmund Freud datant de 1888, édités dans un dictionnaire médical en deux volumes par Albert Villaret. L'un est intitulé « Aphasie », l'autre « *Gehirn* (cerveau) » ; trois ans après avoir écrit ces articles dans le dictionnaire de Villaret, Freud publia son célèbre article « Sur l'aphasie » (1891). De 1936 à 1967, de très nombreux spécialistes de neurosciences firent l'éloge de la contribution fondamentale de Freud à l'étude neurologique de l'aphasie, car, ce faisant, Freud critiquait l'enseignement traditionnel de la neurologie du XIX^e siècle de Meynert ainsi que la position orthodoxe de Wernicke-Lichtheim concernant le schéma de localisation neuronale. La critique du modèle de Meynert a été établie par Freud dans son article « *Gehirn* » : la théorie de Meynert repose essentiellement sur des bases anatomiques ; ainsi son modèle physiologique est-il dérivé du schéma anatomique cortico-centré. Selon ce modèle, toute

la sphère psychologique n'est qu'un lien dans une chaîne d'événements physiques réflexes. Pour Freud, la psychologie ne peut être réduite à l'anatomie ou à la physiologie ; pour lui, les idées ne pourraient pas être localisées dans les cellules nerveuses, des fonctions psychologiques complexes ne pourraient non plus être localisées dans des aires distinctes et séparées du tissu neuronal ; et enfin, on ne pourrait pas réduire les processus psychologiques aux fonctions nerveuses censées les favoriser.

C'est une des premières études à critiquer les traditions neurologiques de la localisation ; c'est aussi une des premières études à affirmer que la théorie physiologique du langage n'est qu'une transposition de problématique psychologique dans des termes physiologiques. Freud propose par conséquent une classification psychologique des aphasies. Pour Freud, l'aphasie était une maladie psychique ; ce faisant, il se rapprochait implicitement de l'approche neurologique de Jackson. On peut dire à cet égard que Freud arriva par ses propres moyens à une conception de l'aphasie critiquant la théorie des localisations cérébrales indépendamment de l'influence de Jackson ; il esquaissa ainsi l'approche moderne neuro-dynamique aux fonctions corticales supérieures. L'article « *Gehirn* » est encore plus significatif pour la psychanalyse, car il suggère que Freud avait une conception de la vie mentale tout à fait indépendante de son substrat organique ; que, de plus, on peut affirmer de façon certaine que nous retrouvons un modèle purement psychologique aussi bien dans l'« Esquisse » que dans *L'interprétation des rêves*. Il est difficile, sinon impossible, de juger à partir de la discipline neurologique les concepts avancés par Freud dans les deux travaux précédents. Une étude comparative avec les théories psychologiques développées à l'époque de Freud par ses contemporains (Brentano, Herbart, l'École associationniste) révèle que les théories psychologiques de Freud étaient tout à fait originales.

Le temps est-il venu pour la psychanalyse d'entrer en relation avec les neurosciences sans pour autant quitter le terrain de la psychologie des profondeurs ? Est-il possible dans un climat d'hostilité réciproque de développer une discipline nouvelle ? Dans le domaine de la méthodologie et, pour des raisons historiques qui ont cantonné la psychanalyse au développement d'une importante pratique clinique, les psychanalystes semblent ne pas posséder les connaissances et le savoir-faire nécessaires aux développements scientifiques. Les psychanalystes désireux de s'engager dans une relation active avec leurs collègues des neurosciences sont menacés d'être rejetés par leurs pairs. Nous ne pouvons pas sous-estimer ces dimensions dans la démarche scientifique engagée par une avant-garde de psychanalystes.

III. Quelles méthodes d'observation des patients utiliser ?

Quelles sont les méthodes d'observation des patients proposées pour faciliter cette coopération scientifique entre psychanalystes et neuroscientifiques ? Lorsque les analystes parlent d'éveil de l'attention et de la conscience, de pulsions, d'inhibition, etc., ils ne donnent pas à ces concepts la même signification que leurs collègues de neurobiologie. C'est par le biais de l'observation et de l'expérimentation que l'on pourra déterminer si les deux disciplines se réfèrent aux mêmes objets d'études afin d'aboutir à des concepts communs. Il est donc important que la première étape consiste à partager une méthode permettant d'étudier sous deux angles différents le même objet.

La première méthode privilégiée par les chercheurs de neuro-psychanalyse est la méthode anatomo-clinique. Des patients souffrant de tumeurs cérébrales, d'accidents cérébro-vasculaires, etc., ont des fonctionnements mentaux, des histoires de vie enrichies par le passage du temps..., qui sont des critères de référence pour des psychothérapeutes ; tous ces patients, quelle que soit la stratégie thérapeutique adoptée, peuvent être étudiés d'un point de vue théorique psychanalytique. C'est ainsi que nous pouvons établir des corrélations anatomo-cliniques interreliant variables psychanalytiques et variables neurologiques. Il est alors possible d'établir un modèle d'intégration scientifique sur une base empirique plutôt que théorique. L'approche méthodologique proposée par les « neuro-psychanalystes » est de prendre en traitement psychothérapique ces patients dont les changements de fonctionnement mental avaient été étudiés traditionnellement par les neuroscientifiques. Il s'agit là d'une méthode qui ne requiert que les connaissances cliniques habituelles des psychanalystes. En se fondant sur cette nouvelle approche d'investigation psychanalytique, il est possible de déterminer de quelle façon une fonction spécifique de l'appareil mental a été modifiée par une lésion neuronale ; on peut alors établir une corrélation entre les changements observés et la partie du cerveau qui a été endommagée. Cette approche suppose que la corrélation entre la lésion observée et le changement psychique constaté par le psychanalyste est certaine, et qu'elle n'est pas une coïncidence. En plus de valider les hypothèses, la méthode propose de confronter de multiples observations de cas identiques (mêmes parties du cerveau endommagé) pour infirmer ou confirmer la conclusion tirée de la première observation. À cet égard, la recherche en neuro-psychanalyse n'est pas différente des recherches effectuées dans d'autres disciplines.

Cette méthode n'est pas la seule permettant de faire des progrès dans ce domaine ; il existe de nombreuses méthodes utilisées en neurosciences. Pour étudier, par exemple, les changements mentaux induits par des agents psycho-pharmacologiques qui modifient la chimie neuronale, on peut observer des patients consommant de tels médicaments et corrélérer les résultats des changements d'état des variables neuronales, en l'espèce neurochimiques, avec les variables psychanalytiques. C'est ainsi que des recherches ont tenté de déterminer des relations entre une baisse de pulsions agressives et une baisse de la recapture de la sérotonine (Ostow, 1962). Cependant les neuro-psychanalystes mettent en garde les chercheurs tentés par un esprit grandiose de recourir aux dernières techniques d'imagerie telles que le petscan ou l'IRM. Ces chercheurs veulent élucider l'organisation neuronale de mécanismes mentaux comme le refoulement, ou bien ils tentent d'appréhender toute une psychopathologie comme l'hystérie ou, encore plus, expliciter dans le domaine neuronal un système fonctionnel comme l'inconscient. Il est tout à fait possible de visualiser des corrélations neuronales d'entités mentales, mais les entités dont nous parlons ne peuvent exister dans les conditions de laboratoire exigées par les techniques d'imagerie. Les concepts psychanalytiques ne sont opérationnels que dans le cadre strictement clinique ; on doit ici rappeler qu'à l'heure actuelle les neurosciences sont confrontées à de très grandes controverses ; les désaccords sont notamment centrés sur les corrélations anatomiques de très nombreuses fonctions psychologiques. Il est important de ne pas brûler les étapes d'une recherche qui en est à poser ses fondements scientifiques. L'étape actuelle a pour objectif de comprendre les relations existantes entre deux modèles différents de fonctionnement mental. Nous devons comprendre qu'il n'existait pas de méthode neuroscientifique pour tester la théorie psychanalytique en vue de répondre à des questions telles que : Existe-t-il un mécanisme psychique comme la « répression » ? Les

rêves sont-ils vraiment des réalisations de désir ?, etc. Il est fort possible que dans le futur nous puissions mettre au point des tests pour répondre aux questions métapsychologiques.

L'étape principale actuelle est d'établir les corrélations neurologiques des concepts métapsychologiques de la théorie psychanalytique. Cette étape ne consiste pas à tester par exemple la théorie des rêves mais plutôt à étudier les différentes corrélations neuronales des concepts à la base de cette théorie. Une fois établie la corrélation des concepts psychanalytiques avec la chimie et l'anatomie du cerveau, il sera possible de passer à la deuxième étape. Le développement actuel des neurosciences conduit à établir progressivement la connaissance de l'expérience subjective individuelle et il est fondamental que les psychanalystes y soient fortement associés.

IV. Rappel des données du problème : appareil psychique et système neuronal

Avant d'aborder dans les chapitres suivants les connaissances développées dans les cinquante années précédentes par une poignée de psychanalystes classiques soucieux de poursuivre les interrogations de l'énigme freudienne, rappelons des données fondamentales qui invitent à la modestie dans la recherche scientifique.

À maturité, le cerveau humain comporte environ 100 milliards de neurones et un nombre encore plus grand de cellules gliales ; tous apparaissent en quelques mois seulement à partir d'une petite population de cellules précurseurs. Chaque neurone forme en moyenne près de 1 000 synapses, ce qui représente plus de 1 000 milliards de synapses. Chaque neurone est en communication avec quelque neurone mais jamais avec l'ensemble des neurones ; la plupart des neurones ne communiquent qu'avec les neurones de leur entourage proche. Nous sommes en présence de systèmes qui s'assemblent pour communiquer entre eux, et nous pouvons dire que le cerveau est un système de systèmes. Voilà l'objet d'études des neurosciences et des psychanalystes qui veulent comprendre les relations entre appareil psychique et système neuronal. Il s'agit d'un univers aussi vaste que celui étudié par les astrophysiciens. Étant donné que les neuroscientifiques font appel aux techniques d'imagerie, nous devons nous tourner vers les chercheurs de cette discipline pour nous informer de la pertinence de ces techniques. Qu'ont-ils à nous dire ? Le traitement des données permettant d'acquérir des images reflétant l'anatomie cérébrale révèle les difficultés suivantes :

1. L'enregistrement de l'activité cérébrale en irm d'un sujet n'est pas compliquée ; par contre, l'information fournie par les images n'est pas assez précise lorsque le sujet bouge au cours de l'examen, si bien que ces mouvements induisent une incertitude sur la position des zones activées ; dans le cas le plus défavorable, on risque de trouver des variations du signal dues aux mouvements du sujet et non pas de l'activité cérébrale.
2. L'interprétation en neuro-imagerie est sujette à caution comme le révèle cette expérience ayant pour objet d'établir les réseaux cérébraux impliqués dans le traitement de la douleur. Les images enregistrées chez douze sujets de l'expérience ont révélé que le débit sanguin augmentait dans les lobes temporaux après avoir induit une douleur. Les neuroscientifiques comprirent plus tard que l'augmentation du débit sanguin avait lieu dans les aires activant les muscles des mâchoires, car les sujets serraient les dents quand on leur faisait mal... Même si

cette erreur a été corrigée aujourd'hui, on ne peut être à l'abri, dans les recherches actuelles, d'erreurs beaucoup plus subtiles.

3. La généralisation de l'étude de l'image du cerveau d'un sujet à l'ensemble d'une population en vue de comparer soit des individus sains, ou des individus malades, ou les deux, confrontent les experts à de très grandes difficultés de traitement de l'information car il faut que les images du cerveau d'un sujet soient comparables à celles des autres. C'est ainsi que l'on bâtit l'image d'un cerveau modèle en déformant les images des différents sujets pour qu'*in fine* elles se superposent. Toutes ces études reposent sur l'hypothèse que les structures cérébrales se correspondent ; or il faut s'assurer que les fonctions cérébrales soient associées aux mêmes structures anatomiques, et on doit tenir compte du fait qu'il n'est pas impossible que des sujets différents réalisent la même fonction en n'utilisant pas la même zone cérébrale. C'est ainsi que, pour des fonctions telles que le langage, le calcul, la conscience, les réseaux neuronaux impliqués ne sont pas rigoureusement les mêmes d'une personne à l'autre.
4. En dernier lieu, il faut, pour décider quelles sont les aires impliquées dans une tâche, déterminer un seuil d'activité qui donne un sens ; si le seuil est trop faible, on risque d'inclure des aires qui ne sont pas effectivement impliquées, et s'il est trop élevé, on risque d'éliminer un résultat bien réel et reproductible. Des travaux sont en cours d'élaboration pour améliorer les résultats, mais on doit reconnaître que l'imagerie cérébrale nous donne peu à peu des moyens scientifiques permettant de nous rapprocher des modèles explicatifs ; les neuroscientifiques découvrent progressivement la façon dont « le cerveau traite l'information pour donner naissance à nos émotions, à nos comportements, et à nos pensées » (Poline *et al.*, 2005).

Pour le moment, on ignore tout de la façon dont l'influx nerveux donne naissance à la pensée. Les enjeux scientifiques sont immenses, mais il importe de remettre en perspective les progrès accomplis par les neurosciences. Cette discipline étudie les systèmes neuronaux composant le cerveau qui est globalement un système de systèmes ; l'analogie avec l'astrophysique et l'étude des galaxies nous semble appropriée. Il y a encore et pour longtemps beaucoup de systèmes à explorer à un niveau de détails qui n'a jamais pu être abordé.

Comment neurosciences et psychanalyse, qui proposent toutes deux des modèles de fonctionnement de la pensée, peuvent-elles collaborer ? C'est le propos des chapitres de cet ouvrage.

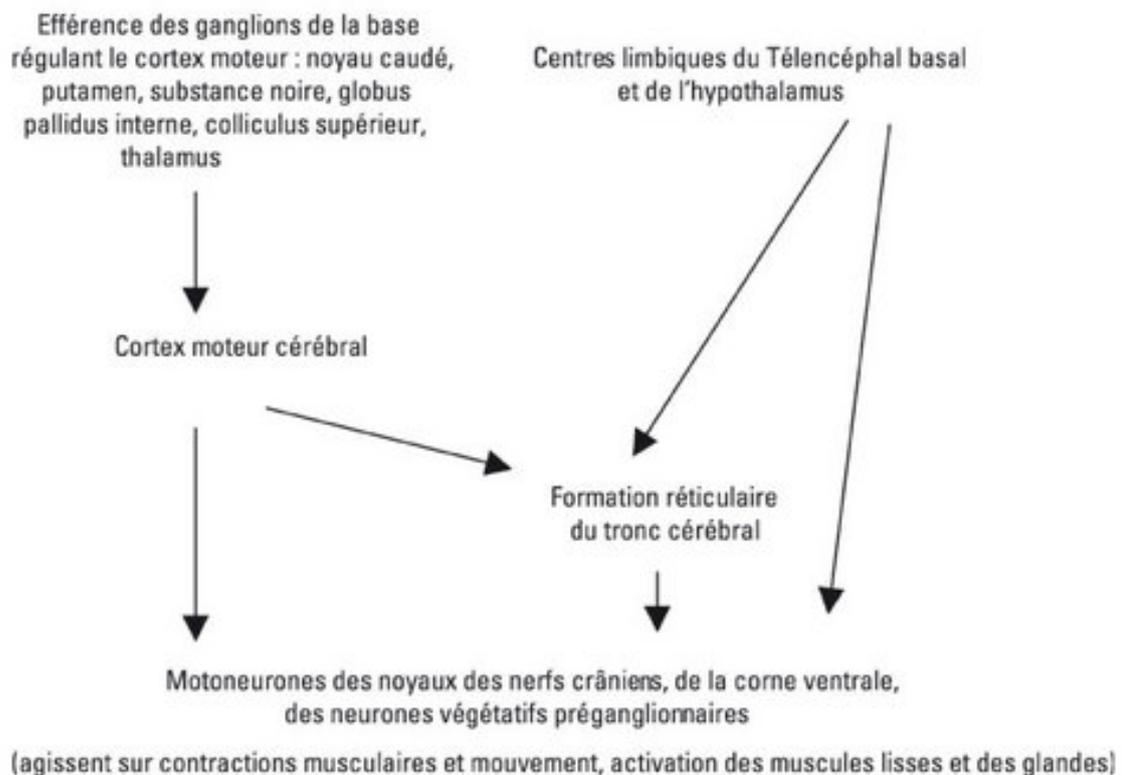


Fig. 1. – Biologie de la conscience et de l'expression des émotions

Source: <http://www.cairn.org>

(La résistance d')un psychanalyste face aux neurosciences

Par André Green

Parce que toute pensée est l'apparence d'une activité cérébrale, la neurobiologie prétend à elle seule expliquer le psychisme humain. En ramenant l'Inconscient à ce qu'elle peut en expliquer, la science en donne une image dérisoire. Elle en profite pour désavouer aussi la psychanalyse.

Dans leur jargon d'initiés, les psychanalystes emploient le verbe « chaudronner » par allusion à l'histoire racontée par Freud dans *Le Moi d'esprit et sa relation à l'inconscient* : « A emprunte un chaudron de cuivre à B. Une fois qu'il l'a rendu, B fait traduire A en justice en l'accusant d'être responsable du gros trou qui se trouve maintenant dans le chaudron, et qui rend l'ustensile inutilisable. A présente sa défense en ces termes : « Primo, je n'ai jamais emprunté de chaudron à B ;secundo, le chaudron avait déjà un trou lorsque B me l'a donné ; tertio, j'ai rendu le chaudron en parfait état ». Bref, une accumulation de dénis qui s'annulent logiquement.

Les scientifiques n'agissent pas autrement à l'égard de l'inconscient, et au-delà à l'égard de la psychanalyse. J'entends encore Jacques Monod disant : « Montrez-moi une seule preuve de l'inconscient ! », bien convaincu qu'il saurait en démontrer l'inanité. Plus tard,

la stratégie devait changer. «*L'inconscient, mais bien sûr qu'il existe ; il est certain que la conscience n'est qu'une toute petite partie de ce qui vit : tout ce qui n'est pas conscient est inconscient. Tous les mécanismes biologiques sont inconscients, la majeure partie des mécanismes cérébraux se passe en dehors des structures biologiques de la conscience* », disait-on.

Dans le même ordre de logique, vers les années 1950, les neurophysiologistes n'avaient d'yeux que pour les structures cérébrales régulant la conscience. Avec ces études, la neurobiologie de l'inconscient était à portée de main¹. L'inconscient des neurobiologistes était cependant fort différent de l'inconscient de Freud. Puis avec les neurotransmetteurs, la chimie a relayé l'électricité. Le chaudron, cette fois, bouillonnait. L'énigme des maladies mentales était à deux doigts d'être levée. Bientôt la psychogenèse ne serait plus qu'un souvenir datant de la préhistoire de la psychiatrie.

L'ambivalence n'existait pas chez les biologistes. En 1953, on découvrait les premiers neuroleptiques. A Sainte-Anne, dans le service hospitalier qui était La Mecque de la toute nouvelle psychopharmacologie, Jacques Lacan tenait aussi son séminaire de psychanalyse. Les drogues psychotropes auraient-elles fait bon ménage avec l'inconscient ? Jean Delay, le maître de céans, psychiatre et homme de lettres, rêvait déjà de psychothérapies qui supplanteraient la vieille psychanalyse par des méthodes mixtes : narcoanalyse supposée faciliter la levée du refoulement grâce au « sérum de vérité » ; cures sous champignons hallucinogènes, imprudemment prônées comme agents libérateurs de l'imaginaire, etc. Les psychanalystes du cru récusèrent l'invitation. Le temps passant, le développement de la psychopharmacologie allait profiter, pensait-on, du progrès des neurosciences. La neurobiologie devenant moléculaire, on allait pouvoir balayer toute cette métaphysique de pacotille, pour qu'enfin la psychiatrie devienne moléculaire à son tour. Les ouvrages comme *L'Homme neuronal* de Jean-Pierre Changeux procèdent de cette inspiration. Il suffit cependant que l'on aborde le problème des aspects affectifs des comportements pour qu'un autre neurobiologiste, Jean-Didier Vincent, auteur d'une *Biologie des passions* nous ramène à une vision plus nuancée, bien éloignée du triomphalisme parti à l'assaut de ce que Changeux appelait la « Bastille du mental. »²

La méconnaissance, voire le déni de la vie psychique par les scientifiques, l'acharnement à postuler une causalité exclusivement organique à toute symptomatologie, conduit à des jugements peu sereins. Il est fréquent qu'on accuse un psychanalyste d'être « passé à côté » d'une affection organique. Et l'on se gaussera de ce soi-disant thérapeute, qui ne s'était pas rendu compte qu'il avait affaire à une « vraie » maladie. Mais qu'un chirurgien opère quatre fois un malade indemne de toute atteinte organique sur la foi d'hypothèses étiologiques infondées et sans consistance à la recherche d'une « lésion » introuvable, alors qu'il se révèle aveugle et sourd à la demande inconsciente de son patient, personne ne songera jamais à lui en faire le reproche. N'était-ce pas son devoir d'éliminer une cause possible de désordre pathologique ? Quant à se poser la question de l'impact traumatique de telles opérations, ou celle de leur rôle de fixation pour entretenir une conviction quasi délirante, la formation médicale n'y prépare guère. « *La psychiatrie, vous l'apprendrez en trois semaines* », disait une sommité de la neurologie des années 1960 à ses internes qui se plaignaient d'une expérience insuffisante dans ce domaine.

Toutes ces remarques vont dans le même sens : celui d'une dénégation forcenée de la complexité du fonctionnement psychique et du même coup de l'inconscient, tel que la psychanalyse le conçoit, par les défenseurs de la cause du cerveau, neurobiologistes, psychiatres et neurologues. La neurobiologie peut-elle se substituer à la psychanalyse dans la compréhension de la vie psychique et de ses manifestations ?

Une telle ambition repose sur des postulats simplificateurs : la vie psychique est l'apparence d'une réalité qui est l'activité cérébrale. Or celle-ci n'est vraiment connaissable que par la neurobiologie. *Ergo*, c'est cette dernière qui permettra de connaître vraiment la vie psychique. Cela revient à dénier à la vie psychique un fonctionnement et une causalité propres, même si l'on admet la dépendance de celle-ci à l'égard de l'activité cérébrale. La littérature du XIXe siècle ne manque pas de mettre en scène le personnage du médecin matérialiste convaincu s'opposant au curé du coin. On peut douter que nous soyons sortis de cette représentation simpliste, quand on assiste à l'assaut de certains neurobiologistes contre l'« Esprit », dont l'acte d'accusation englobe et amalgame le psychisme et se résume ainsi : « *Si vous croyez au psychisme, c'est que vous ne croyez pas à la physiologie du cerveau, c'est que vous croyez à l'Esprit ; c'est en fin de compte que vous êtes religieux, c'est-à-dire fanatique et antiscientifique* ». J'exagère ? Pas vraiment. Le psychisme reste un domaine obscur, inquiétant, redoutable. Chacun s'autorise d'une compétence en ce domaine, comme s'il possédait de la science infuse. La maladie mentale existe, mais si les investigations cérébrales ne révèlent rien, être malade psychiquement, ce n'est pas être vraiment malade, c'est avoir une maladie imaginaire. Ou bien dans le cas contraire, c'est une maladie dont le support somatique s'ancre dans la génétique dont on ne tardera pas à connaître les véritables causes. Elle rejoint alors le cortège des maladies du destin. Et les névroses ne sont-elles pas les troubles dont souffrent ceux qui n'ont rien à faire d'autre que d'y penser, ou qui « s'écourent » ?

Quant à la psychanalyse, on sait bien qu'elle ne sert à rien et qu'elle est une escroquerie. Que les chercheurs quittent leurs laboratoires, qu'ils prennent le chemin des consultations de psychiatrie. Ils sentiront alors le poids de la maladie mentale et de sa souffrance. Qu'ils s'interrogent sur le fait que la consommation des tranquillisants dépasse de loin celle de tous les autres produits et atteint des proportions inquiétantes. Thérapeutique psychotrope ou toxicomanie légale ? Il est sans doute plus simple et plus expéditif de prescrire et de se débarrasser de l'ennuyeux angoissé que de chercher à comprendre le fonctionnement psychique d'un individu singulier.

L'exigence de scientificité est parfois confondante de naïveté. Il y a quelques années, au cours d'une réunion sur la recherche en psychiatrie, réunissant d'éminents psychiatres, expérimentalistes, neurophysiologistes, neuropharmacologistes, une autorité en neuropharmacologie exprima ses plaintes et ses griefs à l'égard des psychiatres qui, disait-il, « *ne savaient pas faire de la recherche* ». Ainsi, comme il était extrêmement important de savoir ce qui advenait aux médicaments au-delà de la barrière méningée, la seule manière de lever l'obstacle était de pratiquer sur les patients traités des ponctions sous-occipitales fréquentes, quotidiennes et même pluriquotidiennes. Il est clair que ce chercheur n'avait jamais vu un malade mental de sa vie et n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait représenter, en soi, pour un malade mental, la piqûre d'une aiguille à la base du crâne pour en prélever le liquide céphalo-rachidien. Cela aurait pourtant été un beau projet de recherche que d'étudier la psychose expérimentale

comme maladie induite par le médecin ! Le 12 décembre 1978, au cours d'un entretien avec J.-P. Changeux, d'où devait partir l'idée du projet qui deviendra *L'Homme neuronal*, Jean Bergès racontait qu'il avait entendu Jacques Monod dire que, si l'on suspendait pendant un certain nombre d'années les dépenses entraînées par les malades mentaux et qu'on affectait cet argent à la recherche, eh bien, lui se faisait fort de percer l'énigme biologique de la maladie mentale et de la traiter efficacement 3. La vision de la psychiatrie développée par J.-P. Changeux ou J. Monod laisse rêveur. En mettant en avant les seuls effets des molécules, elle repose sur un déni fondamental de toute organisation psychique, qui ne serait pas le reflet d'une désorganisation neuronale primitive.

Nous n'avons pas fini de chaudronner : une troisième attitude se fait jour parmi les biologistes. Loin du déni ou de la confusion, voici que des chercheurs des plus sérieux auraient découvert les bases biologiques de l'Inconscient. Et d'autres de prétendre avoir dévoilé « *les mécanismes inconscients de la pensée* » 4 .

Ainsi, la boucle est bouclée, les trois arguments du chaudron ont été défendus. Cela dit, on peut se demander si la position de J.-P. Changeux est admise dans tout le monde des biologistes et des neurobiologistes. D'une part, un débat actif existe dans les neurosciences et, d'autre part, pour considérer le seul registre psychanalytique, il existe des biologistes qui peuvent écrire le mot sens sans le flanquer de guillemets. Ainsi Henri Atlan indique comment un changement de niveau dans des organisations hiérarchiques « *consiste en une transformation de ce qui est distinction et séparation à un niveau élémentaire en unification et réunion à un niveau plus élevé* 5 ». La psychanalyse se trouve au coeur du questionnement qu'il énonce : comment parler de ce pour quoi nous n'avons pas de langage adéquat, parce que nos méthodes d'observation qui conditionnent notre langage ne sont pas encore adéquates ? La difficulté bien repérée ici est due à l'impossibilité d'observer tous les niveaux avec la même précision.

Le paradoxe, c'est qu'en fin de compte aussi bien Changeux, qu'Atlan et Thom concluent que la solution du problème qui nous retient est de savoir ce qui fait que la parole a un sens. Et c'est aussi notre avis. C'est le langage qui fonde la validité de l'expérience psychanalytique comme autre manière de faire fonctionner la parole afin d'accéder à la réalité de l'inconscient. Sans pour autant conclure, comme l'a fait hâtivement Lacan, que l'inconscient est structuré comme un langage. Pour Atlan, comme pour nous, l'émergence des significations relève de l'examen des rapports du langage à la pensée rapports cerveau/langage et langage/pensée – ce qui exige sans doute une ré-appréhension de ce qu'est la pensée, cette fois-ci à la lumière des hypothèses psychanalytiques.

Source: <http://www.larecherche.fr/savoirs/dossier/psychanalyste-face-aux-neurosciences-01-05-2000-77117>

neuropsychanalyse Neurosciences psychanalyse

Poster un commentaire Publié le 27 octobre 2014 Neuropsychanalyse, Psychanalyse

Citation

« Cela intéresse-t-il alors le psychanalyste de savoir ce qui se produit au-delà du plan de la subjectivité, dans le fonctionnement de l'esprit? Est-il intéressant de connaître

l'objectivité? J'entends une explication objective en termes psychophysiologiques et qui soit toutefois utile au psychanalyste comme le fut celle de Freud. Une telle explication sur le versant de l'objectivité peut se faire dans les termes d'une théorie effectivement psychophysiologique, c'est-à-dire qui intègre ce que la clinique observe et se décrit du point de vue psychologique avec ce que nous savons de la physiologie, dans ce cas neurale. La métapsychologie freudienne construisait précisément ce pont entre une clinique psychologique et ce que l'on savait (on supposait) à l'époque de la physiologie neurale. C'est pourquoi la théorie énergético-pulsionnelle a été utile, à la fois aux psychanalystes pour encadrer la clinique et, face aux autres sciences de l'esprit, pour affirmer la psychanalyse. » (p. 469-470).

Antonio Imbasciati, « Neurosciences et psychanalyse: pour une nouvelle métapsychologie », in *Revue française de psychanalyse*, 2007/2

Citation

» (...) j'avance l'idée que la faculté de raisonnement dépend de plusieurs systèmes de neurones oeuvrant de concert à de nombreux niveaux de l'organisation cérébrale, et non pas d'un seul centre cérébral. Du cortex préfrontal à l'hypothalamus et au tronc cérébral, de nombreux centres cérébraux, de haut niveau aussi bien que de bas niveau, concourent au fonctionnement de la faculté de raisonnement.

Les niveaux inférieurs de l'organisation neurale sous-tendant cette dernière sont les mêmes que ceux qui contrôlent les processus émotionnels et les fonctions corporelles nécessaires à la survie de l'organisme. De leur côté, ces niveaux inférieurs sont également en contact direct avec pratiquement tous les organes du corps, inscrivant ainsi ce dernier directement au sein de la série des processus qui sous-tendent l'exercice de la raison et du jugement, même à leurs plus hauts degrés, et, par extension, la mise en oeuvre des comportements sociaux et de la créativité.

(...)

Cela nous permet de nous orienter par rapport à nos dispositions internes, et nous aide à communiquer aux autres des indices qui peuvent aussi les aiguiller dans leur interaction avec nous. Et les perceptions d'émotions ne sont ni fugitives ni insaisissables. Contrairement à l'opinion traditionnelle, je pense qu'elles ont une valeur cognitive, tout autant que les autres percepts. » (p 10-13)

Antonio R. Damasio, *L'Erreur de Descartes*.

Psychanalyse et neuroscience .

Conférence de Jean-Jacques Pinto, psychanalyste, 8 novembre 2011

Résumé

Tout en marquant la spécificité de chacune de ces deux approches quant à l'abord du psychisme humain, le conférencier tentera, entre autres à l'aide d'une analogie simple et d'une méthode originale d'analyse de discours, de montrer ceci :

À l'encontre des positions dogmatiques (assorties de rejet mutuel) émanant des camps retranchés d'inconditionnels partisans, il existe des passerelles et des possibilités de coopération fructueuse entre neurosciences et psychanalyse.

Une condition essentielle pour ce dialogue est que soit redéfini ce qui n'aurait jamais dû cesser de les inspirer : la démarche scientifique, considérée à la fois

- dans ses variantes adaptées aux sciences de la nature et aux sciences humaines,
- dans son souci de démonstration et de réfutation en ce qui concerne aussi bien le cas particulier que la loi générale.

Introduction : Faisons l'inventaire des positions sur ce sujet.

I) Les dogmatiques s'affrontent

On fait état de « grand débat parfois meurtrier » entre partisans de l'homme comme machine et de l'homme comme étant uniquement esprit et idées ». On parle aussi de « lutte fratricide » etc.

- Il y a du côté des neurosciences les réductionnistes de « l'homme neuronal » : l'architecture cérébrale rendrait à elle seule compte de tout le fonctionnement psychique. « Le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile », la circulation des médiateurs chimiques dans le cerveau suffirait à expliquer tout fonctionnement mental.
- Les tenants du matérialisme philosophique refusent l'existence d'un principe immatériel, et l'esprit est conçu comme la manifestation de phénomènes physiologiques régis par les lois de la physique.
- L'éliminativisme considère que notre compréhension quotidienne du mental est une erreur radicale et que les neurosciences montreront un jour que les états mentaux ne se réfèrent à rien de réel. Pour certains, le concept de conscience sera éliminé par les progrès des neurosciences. L'éliminativisme a été supplanté par le computationalisme, théorie qui conçoit l'esprit comme un système de traitement de l'information et compare la pensée à un calcul, plus précisément, à l'application d'un système de règles.

- Détour méthodologique avec les six approches recensées par J. Herman : l'approche positiviste, les approches compréhensives, l'approche dialectique, l'approche fonctionnaliste, l'approche structuraliste et l'approche praxéologique.

- Le positivisme doit se reconnaître comme une des branches du matérialisme

- Quelques mots sur le positivisme de Freud

- Il existe d'autre part des réductionnistes parmi ceux qui travaillent en psychanalyse, des psychanalystes se réfugiant dans les sphères éthérées d'un psychisme désincarné, rejoignant par là le mysticisme et les pseudo-sciences.

II) Ces deux attitudes réductionnistes, dogmatiques sont vaines. Faut-il alors se tourner vers les tenants de la convergence entre neurosciences et psychanalyse ?

Ce sont de pseudoconvergences :

- Celle de F. Ansermet et P. Magistretti (neuroplasticité) qui considèrent qu'aujourd'hui la biologie doit savoir se mettre au service de la psychanalyse et la psychanalyse au service de la biologie. Ils veulent « réintroduire le sujet dans la biologie ».

- Celle de la neuropsychanalyse, pseudoconvergence fort bien réfutée par Laurent Vercueil.

III) Notre position : il y a deux objets différents et complémentaires explorés par deux modalités différentes et complémentaires de la démarche scientifique

En effet, on va schématiquement rencontrer une combinatoire de positions sur la question :

	<i>INCOMPATIBILITÉ</i>	<i>COMPATIBILITÉ</i>
UN SEUL OBJET	un seul objet par réductionnisme car l'autre objet et l'autre approche sont disqualifiés	un seul objet sous deux angles différents neuroplasticité, neuropsychanalyse
DEUX OBJETS	deux objets différents, donc deux approches incompatibles (Chaperot, Celiacu et Pisani)	deux objets et deux approches différents et complémentaires

A) Retour sur le computationalisme

- Théorie qui conçoit l'esprit comme un système de traitement de l'information et compare la pensée à un calcul et, plus précisément, à l'application d'un système de règles. Le computationalisme ne prétend pas que toute pensée se réduit à un calcul de ce style, mais qu'il est possible d'appréhender certaines fonctions de la pensée selon ce modèle. C'est une synthèse entre le réalisme intentionnel qui affirme l'existence et la causalité des états mentaux (approche compréhensive) et le physicalisme qui affirme que toute entité existante est une entité physique (approche positiviste).

- Donc cette théorie n'est pas nécessairement un matérialisme : même si la pensée s'appuie sur un support matériel (le cerveau), on peut l'étudier sans se soucier de ce support (contrairement à une certaine approche matérialiste réductionniste courante dans les neurosciences) : une même idée peut être exprimée sur des supports physiques

très différents (par la voix, sur papier, sur un mur, sur un ordinateur, etc.). Dans cette mesure, le computationalisme s'apparente à un behaviorisme méthodologique : contrairement au behaviorisme ontologique, il n'affirme pas qu'il n'y a pas d'états mentaux.

B) Vygotski élabore une théorie des fonctions psychiques supérieures grâce à la méthode génétique, conçue comme une « histoire sociale » c'est-à-dire (théorie sur l'« excentration » de Leontiev) : « les transmissions ne sont pas simplement d'ordre héréditaire mais aussi culturelles ». L'intelligence se développe grâce aux outils psychologiques que l'enfant trouverait dans son environnement, dont le langage (outil fondamental). L'activité pratique serait intériorisée en activités mentales de plus en plus complexes grâce aux mots, source de la formation des concepts. Le langage « égocentrique » de l'enfant a un caractère social et se transformera ensuite en langage « intérieur » chez l'adulte. Il serait un médiateur nécessaire dans le développement et le fonctionnement de la pensée.

C) Argument fourni par les neurosciences elles-mêmes : « les fonctions supérieures du cerveau exigent des interactions avec le monde et avec d'autres personnes. ». Le phénomène d'attrition consiste dans le fait que les neurones présents à la naissance dégénèrent s'ils ne sont pas utilisés. Un « branchement » sur l'extérieur est nécessaire, et tout particulièrement pour l'être humain qui ne peut se développer hors le langage et la culture.

D) Notre analogie de l'ordinateur, limitée et contestable, mais éclairante :

L'esprit est au corps ce que le programme (« software ») est à l'ordinateur (« hardware »).

– de même que l'ordinateur à sa sortie d'usine est quasiment vide, et ne pourra donc assurer une diversité de fonctions que si on lui apporte différents programmes, de même le corps à la naissance est pourvu de fonctions psychiques minimales, mais l'esprit avec sa diversité de fonctions ne lui viendra que des apports de l'entourage.

À sa sortie d'usine l'ordinateur est muni de sa seule électronique. Des ordinateurs identiques acquerront des compétences différentes (traitement de texte, dessin, calcul, musique, etc.) en fonction des programmes que leurs propriétaires choisiront d'y implanter. À sa naissance, le corps est muni de son seul équipement héréditaire. Des enfants indemnes de toute pathologie héréditaire ou congénitale, éventuellement « identiques » (jumeaux vrais), acquerront des compétences différentes (langage, connaissances concrètes et abstraites, régulation des affects, structure de personnalité ...) en fonction des formes et contenus que leurs « parents » (au sens large) implanteront chez eux, en majeure partie à leur insu.

– de même que la conception, la fabrication, l'entretien et la réparation de l'ordinateur relèvent du métier d'électronicien, et n'ont rien à voir avec la conception, la rédaction, la maintenance et la correction des programmes, qui relèvent du métier d'informaticien, de même l'entretien et les thérapeutiques du corps relèvent de la médecine, mais l'esprit dans son fonctionnement normal ou perturbé relèvent de métiers (psychologue et

psychanalyste) qui ne doivent rien à la médecine, sauf par métaphores relevant de fantasmes faciles à mettre en évidence.

« La circulation des médiateurs chimiques dans le cerveau suffirait à expliquer tout fonctionnement mental ». Non, cette circulation permet et accompagne sans plus l'effectuation des programmes mentaux venus de l'extérieur. La possibilité d'entendre sur hautparleur le bruit du programme qui s'effectue dans l'ordinateur (cf E.E.G, imagerie cérébrale) n'enlève rien au fait que le programme soit à l'origine extérieur à l'ordinateur, construit sur d'autres règles, et remodelable indépendamment de son implémentation. Il y a bien sûr des limites à cette analogie ...

IV) Comment travailler de façon complémentaire : en se partageant les tâches complémentaires

Il y a accord sur l'existence du déterminisme entre les neurosciences et la psychanalyse, laquelle postule le déterminisme de la vie psychique (expériences en neurosciences telles que celles de Benjamin Libet).

A) L'aveugle et le paralytique (fable de Florian)

La science moderne (science galiléenne) combine empiricité et formalisation. Son histoire est celle d'un mouvement vers l'écriture logico-mathématique du Réel tel que l'explorent empiriquement les « sciences exactes ».

Le discours psychanalytique apparaît branché en dérivation sur celui de la science moderne qui, en effet, permet l'apparition de la psychanalyse. Comme la science le fait pour le Réel du monde physique, il dément certes les énoncés unifiants quand à la description du psychisme humain (subjectivité), mais Imaginaire, inconscient et fantasme continuent de l'imprégner. La psychanalyse, permise par la science, est une discipline désimaginarisante, mais ce n'est pas une science.

La psychanalyse moderne n'a aucune critique pertinente à adresser à la démarche scientifique. Elle dit seulement que la science a jusqu'à présent eu besoin, pour fonctionner, de tourner le dos à la subjectivité, donc de s'interdire, par construction même, de la prendre pour objet d'étude. Disons que la science est ici « l'aveugle ». Elle s'aveugle pour avancer, et y réussit.

La psychanalyse, elle, « voit » la subjectivité mais « manque de jambes ». Les disciples ne s'intéressent qu'aux maîtres auxquels ils vouent un culte anachronique. Ils se reposent sur les lauriers de leurs initiateurs. Non-transmissibilité et secret des dieux font de la psychanalyse actuelle « le paralytique » puisqu'elle manque de « jambes » méthodologiques pour faire avancer ses hypothèses.

Or science et psychanalyse ont en commun le non-tout, le non-sens, la dissolution de la notion d'être. Elles vont contre l'Imaginaire. Mais elles se comportent en soeurs ennemies (aînée et cadette), dans une intercritique stérile parfois d'allure idéologique. La nécessité d'une négociation et de passerelles se fait sentir.

Nous plaidons ici modestement pour une coopération entre l'aveugle et le paralytique.

La science négligeait l'inconscient. Plus maintenant avec l'inconscient cognitif, mais ce n'est pas le même que l'inconscient subjectif (décrit en détail dans ma conférence sur « Psychanalyse et propagande »).

Exemple : Expériences avec perceptions infraliminales favorisant la résolution d'un problème, sans passage par la conscience.

En France le livre de Lionel Naccache en 2006 [« L'inconscient à venir »] pose la question des rapports entre la perspective psychanalytique et la perspective « neurocognitive ». Or ses arguments sont en partie réfutables.

Naccache rend hommage à Freud. Il reconnaît que la conscience n'est pas tout le psychisme, mais pense que l'inconscient de

Freud est une réattribution de fonctions qui relèvent en fait de la conscience. Il nie le refoulement, sans envisager que celui-ci pourrait être le fait du programme venu de l'extérieur et non des circuits parcourus par l'inconscient cognitif.

Comme la police dans La lettre volée d'Edgar Poe, Naccache ne cherche peut-être pas au bon endroit, donc ses quatre inconscients ne peuvent coïncider avec celui de Freud.

Si l'inconscient de Freud semble fonctionner d'après les lois du conscient, c'est peut-être parce que ce sont les énoncés consciemment émis par l'entourage familial qui, intériorisés, font sentir leurs effets hors conscience du sujet

Comment Naccache explique-t-il la résurgence sous hypnose ou en analyse de souvenirs très anciens, « oubliés » ?

Comment Naccache explique-t-il l'oubli « en direct » des rêves ? Par l'inconscient cognitif ? Cet oubli incoercible, comparable à l'oubli des consignes dictées sous hypnose, est un argument en faveur du refoulement et de l'inconscient subjectif.

L'inconscient subjectif, en rapport avec la complexité du langage, repose sur d'autres bases que l'inconscient cognitif.

B) Critères de scientificité :

1) La démarche scientifique avec ses variantes

Il semble opportun de renvoyer dos à dos deux défauts caricaturaux :

– L'impérialisme des Sciences Exactes prétendant coloniser les Sciences Humaines : nombre-roi et positivisme des faits.

– La statistique est critiquable (ex : les hiéroglyphes, le mot « régime ») car le langage humain n'est pas un code biunivoque.

« Nous nous séparons donc d'un point de vue largement répandu, selon lequel il n'y a de science que du quantifiable. Nous dirons plutôt : il n'y a de science que du

mathématisable et il y a mathématisation dès qu'il y a littéralisation et fonctionnement aveugle. » Milner, J.-C. (1989). Introduction à une science du langage. Des Travaux. Seuil, Paris.

– Redéfinition du terme « fait » en science : la linguistique travaille sur des corpus transcrits ou enregistrés, donc bien matériels.

– Le flou artistique, voire autistique de ceux qui en Sciences Humaines et en psychanalyse rejettent toute formalisation.

La solution pourrait venir de la linguistique, critère extérieur pour mettre d'accord les psychanalystes et les neurobiologistes, puisque les uns parlent d'inconscient-langage et que les autres ne peuvent nier qu'il y ait langage, et que la science elle-même passe par le langage.

Imaginons un Huron face à un ordinateur allumé : pas besoin d'avoir repéré où résident et comment tournent les programmes pour constater qu'ils tournent, les utiliser et s'interroger sur leurs principes logiques ... ! Les descriptions et analyses linguistiques sur corpus fonctionnent très bien sans qu'il soit besoin de savoir comment ça se passe dans le cerveau !

– L'analyse logiciste de Gardin et Molino : c'est une modélisation logique aussi rigoureuse que celle des maths, avec :

– Validation interne des modèles théoriques et des analyses d'experts

– Validation externe de ces analyses par la fabrication de simulacres.

– Le structuralisme, enterré trop tôt, est à réhabiliter à condition de le débarrasser des funestes effets de mode.

L'approche structuraliste résout l'opposition entre approche positiviste à la recherche de faits et approche compréhensive fondée sur l'introspection: il y a une objectivité, une matérialité logicielle du discours de l'acteur social, ou du locuteur, ou du patient indépendamment de l'exactitude de ce à quoi il se réfère. J.-C. Milner parle de « Galiléisme étendu »

« À sa manière, le structuralisme en linguistique est lui aussi une méthode de réduction des qualités sensibles. Les langues naturelles ne touchent à la matière sensible que pour la forme phonique. Mais dans ce domaine, la méthode a des effets évidents.

On peut parler ici d'une mathématisation étendue, rigoureuse et contrainte, mais aussi autonome relativement à l'appareil mathématique. La linguistique devint dans les années 50 une discipline aussi littérale que l'algèbre ou la logique, mais indépendante d'elles, avec des succès empiriques pour l'ensemble des langues naturelles Elle se comportait strictement en science galiléenne.

Galiléisme étendu fondé sur une mathématique étendue, et étendu à des objets inédits.

Cet objet était le langage, qui sépare l'espèce humaine du règne de la nature. De même, l'anthropologie lévi-straussienne obtenait, avec des méthodes comparables appliquées à des objets non naturels – les systèmes de parenté –, une présentation exhaustive, exacte et démonstrative des fonctionnements. L'appui que Lévi-Strauss trouvait dans la linguistique résidait dans une analogie des procédures et surtout des points de vue constituants.

Sur ce fondement, linguistique et anthropologie, s'est déployé un mouvement de pensée dont l'unité méthodologique et l'importance épistémologique ne font aucun doute. Que Lacan, dont le rapport au galiléisme est principal, et qui saisit son objet plus du côté de la culture que de la nature, ait été compté au rang des structuralistes, cela est éminemment explicable. »

2) Le cas particulier et la loi générale

– Une des critiques des Sciences Exactes à la psychanalyse repose sur l'idée fautive qu'il n'y a de science que du général (Aristote)

– Or la loi statistique résultant de la méthode inductive peut se révéler, on l'a vu, non pertinente quand le langage est en jeu.

– Inversement, une analyse exhaustive d'un cas, si elle est matériellement communicable, est tout aussi généralisable et vaut tout autant qu'une collection de cas traités par la méthode inductive.

3) Les « analysciences » et l'Analyse des Logiques Subjectives (A.L.S).

« Analyscience » est un terme proposé par l'auteur de l'A.L.S. (Jean-Jacques Pinto) en 2008.

Une analyscience serait, selon une définition encore provisoire, une discipline hybride entre psychanalyse et science. Pour justifier la création de ce terme, il convient de se référer à la possibilité d'un dialogue entre la science moderne et la psychanalyse.

L'A.L.S. pourrait ainsi être candidate au label d'analyscience. Si on la définit schématiquement comme une « micro-sémantique du fantasme », ce dernier ;

1. est un concept qui résulte d'une expérience en amont (séances d'analyse) ;

2. il a une ébauche de formalisation : \$ a ; il peut recevoir une définition linguistique ;

3. le fait que ce concept subsume une série d'occurrences verbales est prouvable en aval par l'A.L.S. dont le matériel est montrable, donc testable. Les procédures d'analyse de l'A.L.S. sont par ailleurs testables et reproductibles par quiconque manuellement, et simulables informatiquement.

L'ALS permet d'analyser en partie les dogmatismes précités, sous-tendus par des fantasmes qu'il est possible de modéliser.

CONCLUSION

Nous proposons, pour conclure, non pas d'opposer les sciences dures de la nature aux sciences molles de l'homme, mais d'associer les sciences du dur, du hardware aux sciences du doux, du software dans l'étude complémentaire des deux pôles de l'interface caractéristique de l'humain, de la « condition humaine », ces deux pôles étant :

- le cerveau comme machine biologique (le « biordinateur »)
- le logiciel verbal humain (le « verbiciel », subdivisé en « cogniciel » et « subjiciel »).

L'interfaçage a lieu durant l'enfance, c'est le processus d'identification avec ses deux versants : identification cognitive (« cogniciel ») et identification subjective (« subjiciel »). On peut, pour les étudier en les simulant, fabriquer de toutes pièces :

- des « cogniciels » relevant de l'intelligence artificielle et simulant le résultat de l'identification cognitive, par exemple par des systèmes-experts, qui diffèrent des réseaux d'apprentissage neuronaux (que l'on pourrait nommer des « interficiels » !!!)
- et des « subjiciels » inaugurant la subjectivité artificielle et simulant le résultat de l'identification subjective.

Il n'y a pas, comme le croient les positivistes ou leurs adversaires amateurs de paranormal, une opposition binaire rationnel/irrationnel, mais trois termes : rationnel, irrationnel, logique, le logique (logos !) structurant de façon différente le rationnel et l'irrationnel. Et la logique de l'irrationnel, c'est principalement la psychanalyse, quand toutefois elle veut bien être logique !!!

Nous invitons tout chercheur animé par l'esprit scientifique à contribuer au développement de ces analysciences.

Via <https://hal-univ-diderot.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/798138/filename/Psychanalyse-neurosciences.pdf>

Psychanalyse et neurosciences, le grand écart

Auteur: Jean-François Marmion

Au Collège de France, les sœurs ennemies ont tenté d'en finir avec le dialogue de sourds. À défaut de grand amour, ce fut l'entente cordiale.

« *Nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas* », écrivait Voltaire pour résumer ses relations avec Dieu. Cette sentence peut s'appliquer à la psychanalyse et aux neurosciences, deux disciplines aux antipodes (et encore ne se saluent-elles pas toujours !). Pour simplifier, la psychanalyse écoute l'être humain, les neurosciences fouillent ses réseaux de neurones. Tous les chemins mènent-ils à l'homme ? Ou les approches, l'une à la recherche d'un inconscient surgi du discours des patients, l'autre scrutant fonctionnements et réactions du cerveau, sont-elles si différentes qu'elles ne sauraient parler de la même chose ?

Persuadé que les deux champs de recherches gagneraient à se rencontrer pour stimuler leurs réflexions et, pourquoi pas, susciter de futures collaborations, le neuropsychiatre Pierre Magistretti a réuni quelques spécialistes éminents. Et quand le lacanien Éric Laurent, peu suspect de discours simpliste, s'est aventuré à considérer que les neurosciences font le jeu de l'industrie pharmaceutique en réduisant la souffrance psychique à des dysfonctionnements biologiques, il s'est vu soupçonné (cordialement) par P. Magistretti de mener « *une bataille en retard* ». L'heure n'est officiellement plus au manichéisme, mais à l'exploration de « passerelles », au premier rang desquelles la neuroplasticité, une découverte récente : en permanence, notre expérience vécue remodèle partiellement notre cerveau. Les deux disciplines s'accordent ainsi à reconnaître que tout événement laisse des traces, aucune n'étant définitive, et que tout être est unique et en constante évolution.

Malgré leur bonne volonté, les intervenants, tous de haute volée, donnaient bel et bien l'impression d'évoluer dans deux réalités séparées : graphiques arides et neuroimagerie sibylline chez les neuroscientifiques, textes lus au pupitre et chantournés chez les psychanalystes, qui s'amusent d'ailleurs de cette disparité. Et quand venaient les interventions du public, chaque orateur était prêt à reconnaître les limites de sa démarche.

Freud, curiosité d'un autre âge ?

Question au neurobiologiste Antonio Damasio, pour lequel la conscience est le produit sophistiqué du rapport au corps et aux émotions : « *Votre description de la formation du soi (self) ne rejoint-elle pas celle du moi freudien ?* » Réponse : « *Je ne suis pas spécialiste de Freud, mais si vous le dites, je veux bien vous croire.* » Remarque au psychanalyste Daniel Widlöcher : le rêve, tel que Freud le concevait, n'avait pas de raison d'apparaître dans l'évolution, puisqu'il ne représente pas un avantage pour la survie de l'espèce. Réponse : « *En effet, c'est une question pour demain.* » Et lorsqu'on fit remarquer que Freud espérait une confirmation de sa théorie par les biologistes, l'analyste François Ansermet préféra esquiver : « *C'était juste une phrase dans un livre.* » Et de refuser la « *logique de la preuve* » de la psychanalyse par les neurosciences.

Enfin, alors que certains psychanalystes se sont demandé ce qu'ils peuvent apporter au camp d'en face, et comment humaniser ses conclusions (à supposer que ce soit nécessaire), les neuroscientifiques ont donné l'impression de tracer leur route sans arrogance, mais avec un enthousiasme conquérant leur faisant considérer l'héritage de Freud comme une curiosité d'un autre âge, avec politesse, sans intérêt excessif. La psychanalyse semble en réalité souffrir d'une difficulté à afficher un discours univoque. Non seulement elle hésite à se rallier au panache neuronal ou à lui voler dans les plumes mais, plus fâcheux encore, les cliniciens présents au colloque ne s'accordaient pas toujours sur la définition de l'inconscient freudien, ni même sur la pratique de leur art. Si la diversité même du discours de la psychanalyse est une richesse, elle peut se transformer en handicap la condamnant à être ignorée par l'actuel *big-bang* neurobiologique.

Quoi qu'il en soit, le temps des imprécations est passé entre les deux sœurs ennemies. Aujourd'hui, quand elles se rencontrent, elles se saluent et se parlent. Ou peut-être ne font-elles encore que monologuer les yeux dans les yeux.

Via http://www.scienceshumaines.com/psychanalyse-et-neurosciences-le-grand-ecart_fr_22485.html

Cet article a été téléchargé à partir du lien ci-après :
©<http://liviupoenaru.com/tag/neuropsychanalyse-2/page/2/>
L'utilisation de cet article reste sous l'autorisation de :
©<http://liviupoenaru.com/>